

Franck Nouchi
**Le cerveau
de Voltaire**

roman



Extrait de la publication

Le cerveau de Voltaire

*Franck
Nouchi*



L'ADN de Voltaire a été décrypté. À peine la médecine française a-t-elle proclamé ces résultats spectaculaires que le cerveau du philosophe disparaît. L'auteur du larcin menace de cloner l'auteur de *Candide*.

Science-fiction? Pas tout à fait. Nous sommes en 2011, la France s'enlise dans la paresse intellectuelle. Le commissaire Marcel Attias mène l'enquête, des intellectuels parisiens se mobilisent, l'opinion publique s'enflamme. Qui est le voleur? Passera-t-il à l'acte? Un virevoltant jeu du chat et de la souris commence...

Journaliste au Monde, ancien directeur des Cahiers du cinéma, du Monde des livres et du Monde 2, Franck Nouchi réussit ici un premier roman enlevé et malicieux. Il mélange les éléments d'une enquête policière traditionnelle au récit d'une histoire littéraire aussi véridique que surprenante.

Flammarion

Extrait de la publication

Le Cerveau de Voltaire

Franck Nouchi

Le Cerveau de Voltaire

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-081-28349-7

À mon père

AVANT-PROPOS

Lorsqu'il meurt, le 30 mai 1778, Voltaire est l'intellectuel le plus connu au monde. « Il n'est pas moins qu'une révolution sous forme humaine, écrit Jules Michelet dans son *Journal*, un siècle et davantage, l'expression des trois siècles précédents, leur résultat, leur extrême conséquence... Regardez bien... N'apercevez-vous pas au fond du XV^e siècle ce flot qui vient si vite à nous ? Comme il monte ? Comme il grossit !... Un flot ? Je me trompais, c'est un tourbillon de lumière et de chaleur : il se fait homme, c'est Voltaire ! Tout le mouvement de la presse dans un homme ! C'est un moment unique dans l'histoire : rien de tel avant, rien après ! »

De l'Angleterre à la Prusse et à la Russie, il avait su séduire les plus puissants souverains d'Europe. Prêchant la tolérance, luttant contre le fanatisme, Voltaire était la figure emblématique des Lumières. Après lui avoir rendu visite à Ferney, un certain M. Sherlock nota ceci : « L'âme de cet homme est extraordinaire : il a voulu être homme de lettres universel, il a voulu être riche, il a voulu être noble, il a réussi à tout. »

Voltaire n'était pas dupe. Enfin, pas tout à fait. Montrant à ce sujet britannique un buste qu'il avait dans un de ses salons, il dit : « Connaissez-vous ce buste ? C'est le plus grand génie qui ait existé, quand tous les génies de l'univers seraient rassemblés, il conduirait la bande. » Il s'agissait d'Isaac Newton.

En février 1778, usé et malade, Voltaire a quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il entreprend un voyage qui le mènera de son domaine de Ferney à Paris. Il n'a pas quitté le pays de Gex depuis vingt ans et n'a pas revu la capitale depuis son départ pour la Prusse en 1750. Son envie d'assister à la création d'*Irène*, sa nouvelle – et dernière – pièce, à la Comédie-Française, est la plus forte.

Le 30 mars 1778, pour la sixième représentation, le triomphe est tel que Voltaire s'exclame : « Vous voulez donc me faire mourir à force de gloire ! » C'est son sacre. Dans les rues, des milliers de personnes l'acclament au passage de son carrosse.

Le 2 avril, *Irène* est jouée à Versailles. Sans doute trop puissant pour être autorisé à se rendre en ces lieux, Voltaire n'a pas été invité. À Frédéric II de Prusse, il écrit : « Il est donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, et que ceux qui se croient payés pour les aveugler ne sont pas toujours les maîtres de leur crever les yeux. » Comme le note Pierre Lepape dans *Voltaire le conquérant* (Seuil), « le vieux rêve tenace de l'alliance des intellectuels et de la monarchie française se brise, définitivement. Il faut être deux pour s'allier et si Versailles peut encore humilier, il n'a plus la force d'unir. Louis XVI abandonne Voltaire à Paris, sans comprendre qu'ainsi Paris l'abandonne ».

Hébergé chez le marquis de Villette, dans un hôtel particulier qui se trouve à l'angle de la rue de Beaune et du quai qui, bientôt, portera son nom, Voltaire est mourant. Ses dernières visites ont été pour l'Académie et son *Dictionnaire*. « Notre langue est une gueuse fière, disait-il, il faut lui faire l'aumône malgré elle. »

Voltaire meurt le 30 mai 1778 dans d'horribles souffrances. Le lendemain, il est autopsié par M. Try, un chirurgien de la rue du Bac, assisté par l'apothicaire du quartier, M. Mitouart. Selon M. Try, les reins et la vessie étaient épouvantablement infectés et perforés, « semblables à du lard décomposé ». Le cœur était très petit, le cerveau très gros. Pour son dérangement, M. Mitouart demanda à garder le cerveau. Quant à M. de Villette, il se réserva le cœur, qu'il fit enfermer dans un étui d'argent doré.

Recousu tant bien que mal, le corps de Voltaire est transporté à l'abbaye de Seillières, près de Romilly, dans l'Aube. Il y restera treize ans, jusqu'au retour triomphal à Paris, le 11 juillet 1791. Dans les rues qui mènent au Panthéon, des centaines de milliers de parisiens acclament le cercueil du philosophe. Sur des bannières, on peut lire : « Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner. » Ou encore : « Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner. »

Le cœur de Voltaire fit un tout autre voyage. Après moult étapes, au nom de Napoléon III, le ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, fit déposer ce « bien national » à la Bibliothèque impériale le 16 décembre 1864. Il se trouve aujourd'hui dans le salon d'honneur de la Bibliothèque nationale, rue de

Richelieu. Sur le socle du plâtre original du « Voltaire assis » de Houdon, on peut lire cette inscription : « Cœur de Voltaire donné par les héritiers du marquis de Villette. »

Quant au cerveau...

« Souvent, il m’amuse d’imaginer ceci : je m’abandonne à rêver la résurrection de quelqu’un de nos grands hommes de jadis. Je m’offre à lui servir de guide ; je me promène avec lui dans Paris ; je l’entends qui me presse de questions, qui s’exclame ; et je ressens, par ce moyen naïf qui m’oblige à m’étonner de ce que je vois avec étonnement tous les jours, l’immense différence que la suite des temps a créée entre la vie d’avant-hier et celle d’aujourd’hui. »

Paul Valéry, *Le Bilan de l’intelligence*,
texte d’une conférence prononcée le 16 janvier
1935 à l’université des Annales
(Éditions Allia, 2011).

I

Debout sous son arbre, le regard vaguement ironique, Pierre Mendès France observait les promeneurs du jardin du Luxembourg. Sa statue venait d'être nettoyée, nulle traînée blanche ne venait entacher son manteau et son écharpe.

Comme cela lui arrivait parfois avant de se rendre au laboratoire, Clélia était passée saluer l'ancien président du Conseil. Combien de fois son père lui avait-il expliqué que « Mendès » était le seul homme politique français qu'il admirait ? « Ah, s'il avait pu gouverner longtemps, il aurait trouvé une solution à l'affaire algérienne. Et puis on aurait peut-être évité cette satanée V^e République ! » « Mendès » était son héros. Son champion de l'éthique en politique.

Le 10 mai 1981, les larmes aux yeux, le père de Clélia avait eu cette phrase : « C'est un des plus beaux jours de ma vie. Mais n'oublions pas que nous venons d'élire un caméléon. De gauche, mais aussi de droite. » Henri Cohen était né à Alger. Dans sa jeunesse, il avait connu Camus. Dans son panthéon à

lui, Mendès et l'auteur de *La Peste* formaient un couple indissociable. « Avec Brassens » ajoutait-il.

Clélia était d'excellente humeur. Elle adressa un sourire au « président » et remonta l'allée qui menait au bassin. En cette journée ensoleillée d'automne, l'air était léger. Toute la nuit, il avait plu. Une agréable odeur de feuilles mouillées envahissait l'atmosphère. Le loueur de bateaux à voile en bois installait son petit stand. Les premiers touristes prenaient place face au soleil dans des fauteuils verts disposés autour du plan d'eau.

La main dans son sac, Clélia farfouillait à la recherche de son téléphone. C'était une jolie jeune femme, pas très grande, des taches de rousseur assorties à ses cheveux auburn frisés, un visage rieur qui disait sa constante bonne humeur. « Un charme » soulignait sa mère. « Elle aime la vie » ajoutait son père. Dans la famille, on racontait qu'elle avait fait médecine pour faire plaisir aux siens. Elle s'en défendait, affirmant que c'était sa seule volonté. « D'ailleurs, j'ai adoré mes études, et j'aime mon métier » assurait-elle pour clore le bec à tous ceux qui insinuaient qu'elle subissait trop l'influence de ses parents.

« Allô, Bruno ? Tu es déjà au labo. J'arrive, je suis un petit peu en retard. Comme il faisait beau, je suis allée faire un petit tour au Luco. Je ne vais pas tarder... Il est déjà arrivé ? »

En raccrochant, elle souriait. Le cerveau de Voltaire l'attendait. Elle n'avait plus qu'à chercher. Un brin d'ADN suffirait. Après, il lui faudrait comparer avec un autre fragment prélevé sur le cœur. En cas de similitude, il n'y aurait aucun doute sur l'identité du cerveau entreposé à la Comédie-Française.

Ça lui faisait tout drôle. Voltaire était resté pour elle un écrivain du temps où elle était au lycée. *Candide*, *Zadig*, elle se souvenait à peine de les avoir lus. Son père citait parfois Voltaire quand il regrettait l'absence de grande figure intellectuelle contemporaine qui soit « vraiment libre ».

En traversant la rue de Vaugirard, face au théâtre de l'Odéon, Clélia remarqua sur le dos du kiosque à journaux situé devant le Sénat une publicité pour *Le Nouvel Observateur*. « Qui sont les maîtres à penser ? » Sur la couverture, elle aperçut les visages de Bernard-Henri Lévy et de Michel Onfray. « Papa va encore s'énerver » songea-t-elle.

Depuis Alger et *France Observateur*, son père était resté abonné au *Nouvel Obs*. Chaque semaine, il enrageait à sa lecture, mais, par fidélité sans doute, il n'abandonnait jamais. « Ce Jean Daniel m'exaspère. » Gare toutefois à celui qui osait le critiquer. « Il ne s'est pas trompé. Ni sur la décolonisation. Ni sur le Proche-Orient. Insupportable, peut-être. Mais irremplaçable. » Tout était dit. Lui restait à se plonger dans *Le Monde*, son cher *Monde*, qui l'avait suivi depuis Alger. « Ça reste le meilleur journal » répétait-il à tous ceux, de plus en plus nombreux, qui affirmaient que *Le Monde* d'aujourd'hui ne valait pas celui d'hier. « Eux aussi ont dû s'adapter. Et ce n'est pas facile. Je suis certain qu'ils préféreraient faire un journal sans photos. Qui l'achèterait ? Déjà que plus personne ne lit... »

Sur le pont de l'Archevêché, émerveillée, elle s'arrêta un instant. Paris était décidément la plus belle des villes. Les Bateaux-Mouches avaient repris leur manège. Au loin, une péniche couverte de ce qui

semblait être du sable remontait vers la Sainte-Chapelle. Assis face à la Seine, un jeune homme fredonnait un air de Bob Dylan tout en grattant sur sa guitare. « *Just like a woman.* » La journée s'annonçait bien.

À peine arrivée au laboratoire du musée de l'Assistance publique, Clélia fut interpellée par Bruno. Un robuste gaillard, médecin, généticien et biologiste comme elle, vacataire dans le service des maladies rares de la Pitié-Salpêtrière. Ils s'étaient rencontrés il y a longtemps, sur les bancs de la fac de médecine des Saints-Pères et, depuis, ne s'étaient jamais quittés. Un soir qu'ils travaillaient en bibliothèque – ils étaient en troisième année –, Bruno s'était décidé.

— Clélia, excuse-moi de te déranger en pleines révisions, mais il faut que je te parle.

— Tu es vraiment certain que c'est le moment ? Demain matin, au café, c'est mieux, non ?

— Non. Viens dans l'entrée, là on dérange les autres.

Bruno de Luynes était un garçon timide. Sa seule passion connue était le rugby. Il jouait au PUC. Trois-quarts-aile. Entraînement deux soirs par semaine et match tous les dimanches. Pour le reste, sa cinéphilie ne dépassait guère le cinéma américain. Musicalement, il affichait des goûts très affirmés : Ten Years After, Emerson, Lake and Palmer, King Crimson. On ne lui connaissait aucune petite amie. Pour les sports d'hiver, il préférait aller dans le chalet de ses parents à Val-d'Isère plutôt que de partir avec des amis de la fac.

Clélia sentit qu'elle ne pouvait échapper à ce que Bruno brûlait de lui dire.

— Allons-y. Je t'écoute.

Elle lui sourit tendrement, comme si elle pressentait la suite.

— Alors, voilà, c'est difficile pour moi, tu comprends. Tu es ma meilleure amie. On s'entend bien. Les autres disent toujours : « Tiens, voilà les inséparables ! » Et donc...

Bruno hésita, toussota, se tordit les mains, baissa la tête, et d'une voix fluette, poursuivit :

— Et donc, voilà... Il faut que je te dise...

— Que tu me dises quoi, Bruno, dis-moi enfin, ce ne doit pas être si difficile.

— Si, c'est difficile. Très. Tu vas me trouver ridicule et ça me fait horreur. Mais tu comprends, Clélia, je t'aime...

Bruno écarquilla les yeux comme s'il comprenait ce qu'il venait de faire. Il fixa Clélia, craignant sa réaction. Visiblement, dans la salle, personne ne l'avait entendu. La nuit était tombée sur Paris depuis longtemps. Au loin, on apercevait les dômes éclairés du Val-de-Grâce et du Panthéon.

— Alors, tu ne dis rien ?

— Mais si, Bruno. Je te dis que je t'aime énormément. Je te dis que j'aime être avec toi. Toujours. Et je dis aussi que c'est bien comme ça.

Et ce fut tout. Ils retournèrent s'asseoir dans la salle. Jamais plus Clélia et Bruno ne se reparlèrent de cet échange. Côte à côte ils étaient, côte à côte ils resteraient.

— Viens vite ! cria Bruno à peine avait-elle franchi le pas de la porte du labo. Il est là. Il y a une lettre pour toi. La Comédie-Française. Je ne l'ai pas ouverte. Elle est arrivée avec lui ce matin par porteur.

Une urne en cristal taillé était posée sur la pailleasse. Elle avait été retirée la veille, au théâtre, du socle de la statue de Voltaire. Un mois auparavant, Clélia avait eu une discussion avec son patron, le professeur Gérard Grunberg. Il venait tout juste de recevoir une lettre du conservateur en chef du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale et de l'archiviste bibliothécaire de la Comédie-Française lui demandant de bien vouloir expertiser le cerveau de Voltaire. Une exposition devait avoir lieu dans quelques mois. L'idée était de montrer au public deux de ses organes les plus nobles : son cœur, conservé dans le salon d'honneur de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, et son cerveau. À la condition bien sûr que ce morceau d'encéphale soit le bon. « Voudriez-vous, cher Maître, vous en assurer dans les plus brefs délais ? » Féré de littérature et d'histoire, Grunberg avait immédiatement accepté. Enfant, en allant pour les vacances en Suisse avec ses parents, il lui était arrivé de passer par Ferney. Il partageait avec Voltaire, disait-il, « une intimité particulière ».

— Voici ce que je vous propose, Clélia. Vous isolez de l'ADN sur ce morceau de cerveau, vous en analysez la cartographie et ensuite vous comparez cet ADN avec un autre qui aura été prélevé sur le cœur de Voltaire. Nous obtiendrons l'autorisation d'autant plus facilement que j'ai appris qu'il vient d'être retiré du socle du « Voltaire assis » de Houdon. Vous savez, celui qui se trouve dans le salon d'honneur. Allez voir la statue, elle est très impressionnante. Vous y verrez un Voltaire plus vieux et plus voûté qu'à la Comédie-Française. Bruno Racine, le président de la BN, a profité des travaux qui sont effectués rue de Richelieu

Mise en pages
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELJN000402.N001
Dépôt légal : mars 2012

Extrait de la publication